

Pour non-liseurs

Volume 28, numéro 6 (168), décembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1986). Pour non-liseurs. *Liberté*, 28(6), 91–95.

POUR NON-LISEURS

RÉJEAN BEAUDOIN
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

L'index pointé

Voix dans la nuit (Fayard, 1984) de Frédéric Prokosch n'est pas à proprement parler une autobiographie. L'index pointé, comme le Jean-Baptiste de Léonard, l'auteur dessine des figures sur un plafond invisible. Le curieux sismographe fait apparaître tour à tour: les mots sortant comme des bois de cerf de la tête majestueuse de Thomas Mann, Forster parlant de Cavafy dans un restaurant de Cambridge, Dylan Thomas en gros baigneur, Virginia Woolf, Wallace Stevens, Brecht, Pound, Marianne Moore, Eliot, Auden, Maugham, bien d'autres, dans diverses postures. Quelques vibrations pour chacun, puis l'index retombe dans la nuit.

J.-P.I.

Barre de cuivre!

Quand tout le monde lit un livre, j'ai tendance à le leur laisser, à ne pas le lire, pas tout de suite en tout cas. Pensé-je que, puisque tout le monde l'aime, c'est qu'il ne peut être bon? Valéry s'inquiéta parfois du succès de ses poèmes. Je n'ai pas encore lu *L'insoutenable légèreté de l'être* de Kundera; je ne m'en vante pas, ce doit être un roman intéressant. Pour *le Turbot* de Günther Grass, j'ai cédé, mais je n'ai pas pu en lire plus de cinquante pages; je n'ai jamais compris pourquoi ce livre bien compliqué fut un best-seller. Il y a un snobisme qui conduit les gens à lire en masse un livre; on ne sait trop comment ça commence, et puis

le feu grandit, le vent répand l'incendie: dès lors, il faut avoir lu tel livre. Il y a, d'un autre côté, un contre-snobisme, le mien, pas moins snob, qui consiste à ne pas se compromettre avec le commun des mortels. Et ce fut mon attitude devant *le Matou*, comme celle de nombre de nos intellectuels, estimant qu'il ne pouvait s'agir là de «littérature», vu qu'on lisait ce livre dans les gares, dans les autobus, sur les plages, partout en somme. J'ai eu tort et je m'en confesse. *Barre de cuivre!* comme dirait Florent Boissonneault: on commence *le Matou*, il ne vous lâche plus. *Calvinouche!* on est tantôt dans un roman policier, tantôt dans un *Tintin*, tantôt dans un roman psychologique, plus russe (et fruste, et rustre) que français (et policé), plein de rebondissements et de possibles. On est toujours dans une sorte de jeunesse, d'émerveillement, sur le qui-vive. C'est un roman où la réalité, jamais en faute (comment le serait-elle?), est néanmoins quelque peu poreuse, laissant des ouvertures à la fantaisie, à la magie, au mystère, où les personnages, pour un peu, s'envoleraient, comme dans *le Maître et Marguerite* de Boulgakov; c'est un roman bien de chez nous, mais non moins étrange, avec tous ces fous qui le traversent, ce Ratablavatsky qui le hante et nous donne des frissons, cet abbé qui veut tirer un manuscrit de Gogol des cendres, et tant d'autres. Une espèce de modestie ou de tendresse court entre les lignes, contrebalançant une corrosive ironie qui guette toujours, celle du Destin, à la fois sympathique à la cause des humains et impitoyable. Ratablavatsky est un rat, mais un bon diable en somme, comme le matou qui le défigurera n'est ni bon ni méchant: ce sont des fantômes en somme, ambigus comme il se doit, plaisants et inquiétants comme les animaux d'une fable.

F.H.

Un coup de pompe à vélo

Si je comprends bien la préface de Patrick Reu-
maux au *Troisième policier*, Flann O'Brien avait une
parenté avec la clique des Irlandais bizarres et célè-

bres (Synge, O'Casey, Joyce, Yeats). On peut penser qu'il était le petit frère de la bande. *Le troisième policier* (Hachette, 1980) est le deuxième de ses quatre romans. L'intrigue commence dare-dare: on apprend qu'un vieillard a reçu un coup de pompe à vélo. L'événement est suivi d'un retour en arrière où le narrateur, complice du coup de pompe, évoque sa vie de traîne-savates qui perd une jambe. On revient ensuite à la pompe, à laquelle est liée une histoire de cassette noire. Chemin faisant, le narrateur expose les théories d'un certain De Selby, surnommé «l'énigme de l'Occident», sur les avantages des maisons sans murs. Puis, le vieillard du début réapparaît dans une vision, avec «des yeux truqués fonctionnant à l'électricité». Un dialogue étrange s'ensuit entre le narrateur unijambiste et le vieillard, dialogue auquel se joint l'âme du narrateur, prénommée Joe. Je n'ai raconté que les trente premières pages. Les cent cinquante autres sont encore plus curieuses. Où est-on? Quelque part entre Swift, Poe, Gombrowicz et un Kafka éméché, non loin de la colline où, pour se changer les idées, le père de Samuel Beckett allait «péter tranquillement sous les fougères». L'effet sur le lecteur est celui d'un coup de pompe à vélo inattendu.

J.-P.I.

Encore une cabane qui prend feu

Quatre-vingt-dix ans après sa publication, Calmann-Lévy a donné, en 1985, une nouvelle traduction de *Pan*, le roman de Knut Hamsun. Les fins de siècle appellent les fins de siècle. *La faim, Mystères, Rosa, Sous l'étoile d'automne, Victoria*, c'est toujours un peu le même roman jamais fini, celui du spectateur que la désillusion accable quand il s'approche trop et que la dépression récupère quand il recule. Dans *Pan* comme ailleurs, on rencontre l'humanité, mais c'est avec la nature qu'on vit. Conjonction de planètes, la rencontre de personnages n'entraîne rien de bon: la cabane prend feu, la bien-aimée meurt sous un éboulement, des coups de fusil définitifs sont tirés. Un monde totalement dépourvu de réalisme, et

pourtant, si aucune pensée ne pouvait être chassée, si toutes devenaient fatalement des actes...

J.-P.I.

La Fin de l'Histoire

Livre singulier que ce récit de Pierre Gravel intitulé assez solennellement *La Fin de l'Histoire* (L'Hexagone, 1986; 146 pages). Répartie entre plusieurs voix narratives et soumise au jeu de leur fragmentation, l'Histoire avec la majuscule du titre se fait cursive et prend plutôt des leçons d'amnésie à l'instar des survivants fantômatiques d'une de ses grandes traverses politiques. Les narrateurs sont donc des acteurs des événements connus sous le nom des troubles de 1837-1838. L'un tient son journal de bord au cours de sa déportation en Australie, l'autre vient d'être libéré après de longues années de détention à la prison de Montréal, «Au pied du courant»; un troisième (mais celui-là n'est pas narrateur: son cas est rapporté à la troisième personne), acquitté dès les procès militaires qui suivirent la déroute de ses compagnons d'armes, s'est fait ermite au fond des bois dont il ne sort que pour tenter une explication avec l'ex-prisonnier qui l'a toujours cru délateur. Voilà en résumé les linéaments d'une intrigue qui met trop de temps à resserrer ses fils distendus et se dénoue trop tard d'une façon trop prévisible. Entre temps, le récit minimal cherche difficilement sa voie dans un bonheur d'écriture très variable qui n'est pas toujours imputable à la plume de Gravel, puisque celui-ci a trouvé l'un de ses personnages tout fait dans le *Journal d'un exilé aux terres Australes* de Léon-Léandre Ducharme, publié à Montréal en 1845 et réédité pratiquement par l'auteur de *La Fin de l'Histoire*. C'est donc à mi-chemin entre le document et la fiction qu'il faut situer la lecture du livre.

R.B.

Flannery O'Connor m'écrit

La Bibliothèque municipale, alertée par l'annonce de mon arrivée armée (*Liberté* 160), s'est

empresée d'acquérir *L'Habitude d'être* (Gallimard, 1985), le recueil de lettres de Flannery O'Connor. Le courrier d'une vie mue par l'amour, un amour paysan, aux ressorts solides, sans chinoiseries. La passion violente et lucide du monde, de la vie, de la basse-cour, de tout, comme d'un gros bouillon travaillé par la Rédemption, qui fait sauter les bondes. L'absence de pose, de chichis de bas-bleu comme de faux-col amidonné. Une défiance pleine de santé à l'égard de ses propres idées, et, ce qui me frappe considérablement, aucune acrimonie. Flannery O'Connor n'a jamais bu de pluie acide, encore moins de vinaigre — sa souffrance aurait pu en être —, ou bien sa constitution particulière les a transformés en vin. Elle écrit en 1960: «Même si l'œuvre est remarquable et l'auteur d'une rare sottise, l'être humain passe avant l'art.» J'aimerais pouvoir lui répondre que pas une ligne de ses pensées ne me déçoit.

J.-P.I.